



Chapitre XIII

1. On dit que le phénix (car un tel oiseau existe, unique en son genre, comme le soleil; il vit chez les Éthiopiens et les Égyptiens) est affranchi de la vieillesse d'une manière particulière, contrairement à l'aigle. Car l'aigle perd ses plumes chaque année, comme les arbres perdent leurs feuilles, et au printemps il se revêt de plumes nouvelles. Le phénix, cependant, est parfois consumé par le feu du soleil et réduit en cendres, après quoi il renaît de ses cendres. C'est un grand miracle de la nature qui, dit-on, contre toutes les lois de la géométrie, confirme la doctrine de notre résurrection d'entre les morts et, d'autre part, illustre la puissance d'un jeûne de quarante jours. Car durant le Carême, accablés par les péchés que nous commettons chaque année, nous sommes réduits en cendres par les flammes du repentir. Non seulement nous nous nourrissons de poussière comme s'il s'agissait de pain, mais nous nous appelons nous-mêmes terre et poussière véritable. Ainsi, mourant au péché, nous sommes ranimés par la justice, fruit de la repentance, selon le divin apôtre. Et de même que pour le phénix, un certain nombre d'années lui confèrent une nouvelle vie après la mort, de même les quarante jours du Carême nous renouvellent.

2. Si certains esprits s'interrogent sur la raison pour laquelle nous rajeunissons, nous débarrassant des rides du péché, en quarante jours, plutôt qu'en un laps de temps plus long ou plus court, qu'ils sachent que, comme on dit, le fruit se forme précisément en quarante jours dans le ventre de sa mère. Ainsi, le temps même nécessaire à notre formation physique doit aussi être consacré à la transformation spirituelle et à l'approfondissement de l'image de Dieu. C'est pourquoi Moïse, puis Élie, ont tous deux utilisé un jeûne de quarante jours pour transformer Israël, corrompu par l'idolâtrie, et le ramener à la piété. Le second Adam, céleste, a également initié la renaissance du premier Adam, terrestre, né prématurément par la gourmandise, par un jeûne semblable. Ainsi, notre Église mère, engendrant sans cesse ses propres enfants, à l'image de Paul aux Galates durant les quarante jours de jeûne, jusqu'à ce que l'image parfaite du Christ soit imprimée en eux, crée en nous les signes divins de la vertu.

3. Il faut supposer que la femme décrite dans l'Apocalypse de Jean est aussi notre Église mère. Cela ressort clairement de sa naissance : «Un grand signe apparut dans le ciel : une femme revêtue du soleil; la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. Elle était enceinte et criait dans les douleurs de l'enfantement» (Apo 12,1-2). Car l'Église, revêtue du soleil, enfante le Christ, le Soleil de justice; elle est couronnée du diadème des douze prédicateurs et foule aux pieds tout ce qui est sous la lune, car sa cité est dans les cieux. Cependant, le fruit du sein spirituel, c'est-à-dire la sainte source, est enfanté par elle sans douleur ni cris, mais avec joie, car la renaissance par le baptême n'est pas accompagnée de souffrance. Toutefois, lorsque ceux qui ont été engendrés par l'Église, devenus spirituels par elle à partir de l'âme, risquent de finir dans la chair, après avoir commencé dans l'esprit, alors elle les fait naître de nouveau dans la repentance. Alors elle éprouve les douleurs intenses de l'enfantement et, dans sa souffrance, elle s'écrie, comme l'apôtre Paul : «Mes petits enfants, pour qui je souffre de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ! Je voudrais être avec vous maintenant et pouvoir changer ma voix, car je suis perplexe à votre sujet» (Gal 4,19-20). Ainsi, le cri d'une mère donnant naissance à un enfant pour la première fois exprime-t-il une telle souffrance que ces paroles de l'apôtre, qui souffre les douleurs de l'enfantement pour la seconde fois à cause des Galates ? Une femme en travail, approchant de l'heure de l'accouchement, pousse-t-elle un cri aussi poignant ? Ainsi, l'Église, à la manière apostolique, corrigeant ceux qui souillent l'image de la piété en Christ, les enfante dans une grande douleur, comme de nouveaux fils de souffrance (Gen 35,18), à l'image de Benjamin pour Rebecca. Car alors, elle est tourmentée par la tendresse et la contrition de son cœur, le jeûne, les pleurs et d'autres souffrances, comme si elle était tourmentée par «Élithyie, qui aide celles qui accouchent». Craignant une fausse couche irrémédiable, elle reçoit en son sein et, selon les paroles d'Isaïe, enfante l'esprit de salut (Is 26,18), sans entraver la succession de nombreuses douleurs qui contribuent à notre transformation.

4. Puisque, ô enfants bien-aimés de l'Église, le temps d'une telle transformation est venu, ne rejetons pas les liens de notre mère spirituelle, de peur d'être considérés comme des fruits prématurés, à l'instar de ces pécheurs qui ont renié le sein de leur mère. Puisque la création ne doit pas contredire le Créateur, laissons aussi à celle qui nous a portés, nous ayant créés et mis au monde de la meilleure façon qui soit, le soin de donner naissance de nouveau à ceux qui sont

Saint Michel Choniates

nés prématurément et de recréer ceux qui ont été détruits. «Voici, comme l'argile est dans la main du potier, ainsi êtes-vous... dans ma main» (Jér 18,8); ne nous desséchons donc pas comme l'argile tandis que l'Église nous façonne en un vase nouveau, et ne résistons pas à ses commandements. L'Église exige-t-elle que nous nous privions de nourriture et de sommeil, que nous vivions en paix, priions et pleurions ? Ne nous contredisons pas, comme les fils de l'iniquité : «Quel mal y a-t-il donc à manger et à dormir ? Et quel repos peut-il y avoir pour le travailleur qui, chaque jour, gagne son maigre pain à la sueur de son front ?» N'avez-vous pas vu comment les mères, élevant leurs nouveau-nés, étendent leurs bras, guident leurs jambes, pressent et massent chaque membre de leur corps, puis les emmaillotent comme des prisonniers coupables d'un crime, et leur donnent le lait goutte à goutte ? Comment donc pouvez-vous espérer que l'Église, notre mère spirituelle, nous élève sans effort et sans douleur, alors que ces mères, bien qu'elles ne soient mères que de chair et ne se soucient que de leurs propres corps, qui, de surcroît, sont pour la plupart déjà en bon état, élèvent néanmoins des nourrissons avec tant de peine, sans même s'arrêter aux souffrances ? Et l'Église, qui restaure les âmes déformées et perverses par le Malin, peut-elle accomplir une telle tâche sans labeur ni souffrance ?

5. C'est pourquoi il est nécessaire d'obéir aux lois de l'Église, aussi difficile et pénible que cela puisse paraître. Rappelons-nous comment notre ancêtre Jacob hésita d'abord à traiter son père Isaac avant son frère Ésaü, de peur d'être jugé indigne de la bénédiction paternelle : après tout, s'il était jugé coupable, il risquait bien sûr d'être maudit au lieu d'être béni. Ayant entendu les paroles de sa mère : «Ta malédiction, mon enfant, repose sur moi» (Gen 27,13), il joua hardiment son rôle, suivant le conseil de Rebecca : il revêtit l'apparence d'Ésaü et des vêtements grossiers, et couvrit ses muscles et son cou nu de peaux de chèvre (Gen 27,16). C'est la ruse à laquelle le naïf (Gen 25,27) Jacob consentit pour approcher son père par la tromperie; il y consentit moins par désir d'hériter de la prière de son père que par obéissance à l'insistance de sa mère, tout comme peu de temps après, sur son conseil, il partit pour la Mésopotamie.

6. De même, à l'instar de Jacob, la Rebecca spirituelle, c'est-à-dire l'Église, nous commande d'apporter à notre Père céleste ses mets préférés, qu'elle sait préparer. Obéissons-lui de bon cœur, afin de fouler aux pieds la sagesse charnelle, de la surpasser, comme Jacob le fit avec Ésaü, et de recevoir en récompense une couronne de bénédiction. Quels sont donc les mets préférés de Dieu ? D'une manière générale, il s'agit, pour ainsi dire, de notre salut, car «ma nourriture, dit le Sauveur, c'est de faire la volonté du Père qui m'a envoyé» (Jn 4,34); et la volonté du Père est que tous soient sauvés par son Fils et Médiateur. Considéré individuellement, il s'agit de notre abstinence de nourriture et de boisson en signe de repentance. Car il a faim d'un tel jeûne et soif d'une soif volontaire de Dieu; et puisque sa nourriture est notre salut, il est nourri lorsque nous nous nourrissons du pain des larmes, et boit sa boisson préférée lorsque nous buvons le vin de la contrition.

7. Cependant, puisque nous avons déjà évoqué l'histoire de Jacob et d'Ésaü, examinons-la plus attentivement et voyons si ces riches écrits peuvent être présentés de manière à nous offrir un festin spirituel. Ainsi, si nous admettons que la merveilleuse Rebecca est notre mère spirituelle, l'Église, alors Isaac doit être reconnu comme le Christ. Tous deux sont fils uniques : l'un d'Abraham, l'autre de Dieu; tous deux sont aimés, et pourtant tous deux ont été sacrifiés par leurs pères : l'un par amour pour Dieu, l'autre par amour pour l'humanité. Et de même qu'Isaac, venu de loin, a courtsé Rebecca, le Christ a courtsé l'Église. Si Isaac est une image si claire du Christ et Rebecca de l'Église, il est nécessaire de clarifier qui symbolisent Ésaü et Jacob. N'est-il pas évident qu'Ésaü est le premier-né du peuple juif, tandis que Jacob descend des païens ? Mais ce fils aîné méprisa l'honneur dont il avait hérité, renonçant à son droit d'aînesse au profit d'un peuple composé de descendants de tribus païennes élevées à la dignité filiale. Car, en divinisant le ventre et en sacrifiant tout pour le ventre, il ne s'aperçut pas qu'il avait lui-même abandonné l'ascendance par grâce; et après l'avoir foulée aux pieds une première fois, il la foula aux pieds une seconde fois, lorsqu'il lui fallut témoigner sa faveur à son père et recevoir sa bénédiction en retour. Car Israël, s'efforçant d'atteindre la loi de justice, mais pensant pouvoir honorer celui qui dispense la bénédiction par des délices tirés des œuvres de la loi, poursuivit une proie trompeuse au milieu des cercles tortueux et des chemins impraticables de la loi, observant des commandements et des instructions humaines, et c'est pourquoi il fut retardé et n'atteignit pas son but.

8. Nous, inférieurs par la naissance mais premiers par la parole de foi circonscrite, nous nous privons de la bénédiction du Père céleste en lui offrant ses mets préférés, préparés par Rebecca, c'est-à-dire l'Église. Car en jeûnant, en priant et en faisant l'aumône, comme le commande l'Église, et non à la manière juive, pour la gloire des hommes, nous offrons ainsi au Père ses aliments favoris. Pendant ce temps, le Juif, qui accomplit littéralement et corporellement les

autres préceptes de la Loi, se circoncise, s'attache à de faux sabbats et pense honorer Dieu par des sacrifices d'animaux. C'est pourquoi Dieu, qui a en horreur de tels rites mondains et insignifiants, dit : «Car toutes les nations sont incirconcises de chair, mais toute la maison d'Israël est incirconcise de cœur» (Jér 9,26), et «Je ne prends aucun plaisir à la combustion des béliers, ni à la graisse des agneaux, ni au sang des boucs ou des jeunes taureaux» (Is 1,11). Au contraire, le Juif intérieur est circoncis en esprit par la circoncision du cœur, retranchant toute passion impure, et passe de magnifiques sabbats dans la paix, se crucifiant au monde et demeurant immobile dans le même lieu de repos spirituel, car il n'allume pas le feu éternel que brûlent les passions charnelles, ni ne porte le lourd fardeau de l'iniquité, mais demeure dans un repos parfait, à l'abri du mal, sans pour autant renoncer à son devoir; et il offre en sacrifice un esprit contrit, consumé par la repentance.

9. Avez-vous compris quels aliments la glorieuse Église prescrit pour honorer le Père céleste ? Ne résistons donc pas, mais soumettons-nous plutôt à elle comme à une mère aimante. Et ne soyons pas consternés lorsqu'en plus des beaux vêtements originaux dont nous sommes revêtus immédiatement après le baptême, elle couvre nos muscles et la nudité de notre cou de peaux de chèvre. Car c'est ainsi que nous apprenons à dire avec repentance ou humilité : «Nous sommes des serviteurs inutiles» (Luc 17,10), et à nous considérer comme des boucs, dont la place est à gauche, jusqu'à ce que nous nous tenions nus et exposés (Héb 4,13) devant le Juge. Êtes-vous devenus vils et prodigues comme Ésaü ? Révèle ton iniquité au Seigneur, et tu entendras : «La main», c'est-à-dire les actes, «c'est la main d'Ésaü», et la voix, la voix de Jacob, justifié dans la repentance (Gen 27,22). Car il est dit : «Confesse d'abord tes iniquités, afin que tu sois justifié» (Is 43,26). Et quoi de plus merveilleux que la transformation d'un homme, passant d'Ésaü, haï, à Jacob, aimé ? Ainsi, mes frères, ne tardons pas à nous convertir, comme l'Église le proclame sans cesse à ceux qui le désirent, surtout en ce temps de Carême. Pour en revenir à mon propos, après cette digression non dénuée de sens, je vais vous expliquer comment vivre dans la vie nouvelle, après avoir rejeté le vieil homme.

10. Paul nous éclaire sur la manière d'atteindre cet état, en expliquant l'image de ce renouveau : «Comme l'homme extérieur se détériore, l'homme intérieur se renouvelle» (I Cor 4,16). Il se détériore, bien sûr, à force de labeur, qu'il soit volontaire ou involontaire. Car soit nous détruisons volontairement cet homme visible et extérieur par le jeûne et les genuflexions, les veilles et les larmes, ou d'autres actes qui affaiblissent le corps, régénérant ainsi l'homme intérieur à mesure qu'il se dégrade; soit nous sommes transformés par des tentations involontaires, envoyées opportunément par le Guérisseur universel – c'est-à-dire le déshonneur, la maladie, la pauvreté ou la privation de ce qui nous est le plus cher. Il est nécessaire soit de nous purifier ici-bas, volontairement ou involontairement, afin de traverser le feu purificateur de ces tentations et d'accéder au soulagement qui s'ensuit; soit, en restant impurs, de tomber ensuite dans les flammes du châtement. Et une fois enracinés dans ce feu, il n'y a point d'échappatoire. Après tout, quoi qu'Origène ait pu dire sur la finitude du châtement, en réalité, ce feu du châtement est inextinguible et éternel, tel un ver immortel (Mc 9,44) – et, bien sûr, en toute justice.

11. Car Il dit : «Qu'ai-je omis de faire pour ma vigne, de ce qui devait être fait ? Ne l'ai-je pas entourée de la loi naturelle, protégée par la loi écrite ? Ne l'ai-je pas arrosée par les nuées prophétiques ? N'ai-je pas envoyé mon Fils et héritier ?» Et pour vous, Il aurait pu ajouter ceci : «Ne vous ai-je pas adoptés par la source de la seconde naissance ? Et lorsque vous m'avez rejeté, ne vous ai-je pas accueillis de nouveau dans la repentance ? Ne vous ai-je pas pressés par les circonstances de la vie, essayant de vous attirer à moi, comme avec un mors et un bride, alors que vous ne vouliez pas vous approcher ?» Si donc, après avoir été conduits à travers tant de degrés, nous demeurons impurs, que reste-t-il sinon l'immersion éternelle dans l'abîme du feu du châtement ? Car l'esprit prophétique chante la miséricorde et le jugement qui appartiennent au Seigneur; mais la miséricorde abonde ici, tandis que le jugement est dépourvu de toute miséricorde et prêt à déverser des fleuves de feu sur les coupables. Là, nous serons séparés en deux, selon la voix divine, et nous aurons beau frapper à la porte close de la chambre nuptiale en disant : «Seigneur ! Seigneur ! Ouvre-nous !», nous entendrons en réponse : «Je ne te connais pas» (Mt 25,11-12). Et encore : «Éloignez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel» (Mt 25,41); et ceci : «Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres du dehors» (Mt 25,30).

12. Entendez-vous les paroles d'un jugement juste et sévère ? Tremblons en les entendant, de peur de gaspiller en vain le temps de la miséricorde. Oh ! si seulement en vain, et non pour les actes vils qui nous préparent à la colère au jour de la colère, de la révélation et de la justice de Dieu ! Il est écrit : Au temps heureux, je t'ai obéi, au jour du salut, je t'ai secouru» (Is 49,8). Le temps de la miséricorde est maintenant propice, car dès maintenant le Christ siège sur le trône de la grâce, attendant ceux qui viennent à lui et accordant sa miséricorde à ceux qui tombent devant

Saint Michel Choniates

lui. Lorsqu'il siégera sur le trône du jugement, le temps ne sera plus favorable à la miséricorde; il n'y aura plus de jour de salut, plus d'aide, mais un jugement terrible et un zèle ardent qui dévorera les adversaires. De même que nous connaissons deux trônes, le trône de la grâce et le trône du jugement, de même il y a deux feux : l'un de purification et l'autre de châtement. Le premier sert Dieu dans ce monde pour la purification, le second dans l'autre pour le châtement, comme le montrent clairement les Écritures : «Car il entre comme le feu d'une fournaise, comme la lessive des plumes; il s'assied, et il affine et purifie comme l'argent et l'or» (Mal 3,2-3). C'est le feu purificateur; quant au feu châtant, nous pouvons entendre du même prophète : «Car voici, le jour vient, ardent comme une fournaise, et il les dévorera;» Tous les étrangers et tous ceux qui commettent l'iniquité seront comme des tiges; et le jour du Seigneur qui vient les embrasera (Mal 4,1). Or, le Seigneur siège sur le trône de la grâce et accorde le pardon des péchés à ceux qui se purifient, soit par des efforts volontaires (car c'est le savon de ceux qui se lavent eux-mêmes : après tout, toute œuvre volontaire est moins difficile, bien que douloureuse à sa manière), soit dans le creuset des malheurs involontaires, ce qui est bien plus pénible, car cela dissout toute impureté de l'âme, comme les scories de cuivre ou de plomb qui ternissent la beauté dorée et éclatante de l'image de Dieu.

13. Puisque le temps de la purification est arrivé, purifions-nous volontairement, devenant blancs comme le savon de ceux qui se lavent, par le jeûne, la confession, la prière et la bienfaisance envers les pauvres, selon les paroles de Daniel : «Expiez vos péchés par l'aumône, et vos iniquités par la générosité des pauvres» (Dan 4,24). Même si nous nous trouvons jetés dans le feu purificateur des tentations, même involontairement, ne désespérons pas, ne nous plaignons pas de nos malheurs et ne nous laissons pas du châtement du Seigneur. Car, au prix d'une légère punition, nous obtenons de grandes bénédictions. Il est donc bon de pleurer lorsque Dieu ne nous punit pas comme des enfants illégitimes, privés d'éducation, reportant ainsi à plus tard une purification encore plus douloureuse. Épargnant notre faiblesse, nous nous tournons vers Dieu avec cette requête : «Éprouve-moi, ô Éternel, et mets-moi à l'épreuve; embrase mes reins et mon cœur» (Ps 26,2) – sachant bien que si nous ne parvenons pas à nous purifier de la souillure qui nous imprègne en cette vie, ni par le savon du bain ni par le feu de la fournaise, alors le lendemain nous suivra comme une fournaise ardente. Et qu'advient-il alors de nous, les malheureux, si nous n'emportons ni or, ni argent, ni pierres précieuses, mais sommes jetés dans l'abîme de feu, chargés de bois, d'herbe et de roseaux, ou, plus précisément, si nous devenons nous-mêmes des tiges de roseau, comme il est dit : «Tous ceux qui commettent l'iniquité deviendront comme des tiges» (Mal 4,1) ?

14. Cependant, lorsque vous entendez parler du roseau, ne pensez pas qu'il brûle et disparaît, se réduisant en cendres. Car il vaudrait mieux pour les méchants ne jamais être nés, ou, une fois nés, être consumés par le feu et réduits à néant. Ici, cependant, nous brûlerons comme des roseaux, mais ne serons pas consumés, demeurant à jamais indemnes et soumis sans fin au châtement mérité. Et je suppose que chacun croira que nous brûlerons éternellement, comme des roseaux, sans être consumés, s'il se souvient que le buisson brûlait sans s'éteindre, et qu'aucun cheveu des beaux corps des jeunes gens n'a été touché par la fournaise. Le buisson n'était-il pas incorruptible, comme les corps des saints jeunes gens ? De même, les corps de tous ceux qui se lèveront, non seulement pour la vie mais aussi pour le châtement, seront désormais incorruptibles à jamais, de sorte qu'ils ne pourront être atteints par le feu. Il est donc remarquable, bien que, comme on l'a montré, pas tout à fait impossible, qu'un roseau, en brûlant, ne soit pas consumé; mais il est encore plus remarquable qu'un roseau puisse se changer en or. Et nul initié aux choses divines n'en douterait. Car si ceux qui pratiquent l'iniquité deviennent semblables à des tiges, à plus forte raison ceux qui pratiquent la loi se changeront-ils de roseaux en or par la repentance.

15. Les avares, les débauchés, les blasphémateurs, les ivrognes, les gloutons ne sont-ils pas comme des roseaux enflammés ? Car ils ont été chassés du Royaume sans avoir reçu part et jetés dans la Géhenne de feu, et déjà ils sont consumés peu à peu par les langues de cette flamme : l'un par le désir insatiable d'acquérir toujours plus, l'autre par la passion ardente de la chair, un troisième par les élans d'une langue insolente et impudente, un quatrième par la chaleur brûlante du vin et l'insatiabilité du ventre. Cependant, chacun peut se transformer en son contraire : le premier en pierre précieuse (car un homme bon est d'une grande valeur (Pro 20,6), le second en or, rayonnant de pureté, et les autres en un autre état opposé. Car si, par notre négligence, nous passons de la bonté naturelle à la souillure contre nature, pourquoi ne pas recréer en nous notre état inné par la sobriété ? Créés à l'image de Dieu, nous sommes comme du bétail insensé ou des bêtes rusées : lions rugissants, chevaux hennissants, mules stupides, renards rusés, loups voraces, chiens muets (Is 56,10), léopards tachetés ou serpents, une race de vipères. Qu'y a-t-il donc de si difficile à redevenir humain à partir d'un tel état bestial, si seulement

nous le désirons ? C'est pourquoi Dieu s'est fait homme et a prêché la repentance, afin que non seulement les humains brutalisés retrouvent la raison, mais aussi que l'homme puisse devenir Dieu. Tel est le sens de l'incarnation de Dieu, lorsque, comme l'ont prédit les prophètes, le loup et l'agneau paîtront ensemble, le lynx se couchera près du bouc... le lion mangera la paille comme le bœuf, et le serpent la terre comme du pain (Is 11,6-7). Ceci est également enseigné par la nappe apparue en songe à l'apôtre Pierre, représentant toutes sortes de quadrupèdes, d'animaux sauvages, de reptiles et d'oiseaux (Ac 10,12), qui, purifiés par Dieu, ne pouvaient plus être source d'impureté.

16. Tel est le sujet de cette conversation, car ce n'est pas par amour des applaudissements que j'ai décidé de m'efforcer de parler. Et que puis-je démontrer qui me distingue des sophistes qui, avides de louanges humaines, attiraient les auditeurs par d'habiles artifices oratoires ? Mais les applaudissements me suffiront, et je considérerai comme une récompense amplement méritée mon discours si je parviens à convaincre quiconque s'est égaré du droit chemin de revenir à la raison. Car le bruit que font ceux qui aiment l'éloquence des sophistes lorsqu'ils entendent leurs bavardages est semblable à la joie des anges de Dieu pour un seul pécheur qui se repent (Luc 15,10); et si c'est pour un seul, alors à plus forte raison pour deux, quatre, trente, soixante, cent, voire une nation entière, et une nation nombreuse. Car même une nation entière peut se repentir si elle le désire. Songez à la grande Ninive qui s'est soudainement repentie entièrement, jusqu'au dernier homme. Bien sûr, si nous le voulions, nous aussi pourrions nous repentir et devenir des personnes différentes de celles que nous sommes aujourd'hui. Il nous suffit de nous connaître nous-mêmes et de prendre conscience de l'étendue de notre mal, afin de ne pas nous méprendre sur nous-mêmes. L'égoïsme humain nous pousse à nous tromper dans nos jugements et à nous imaginer totalement différents de ce que nous sommes réellement. C'est le cas des malades mentaux qui, malgré leur grave maladie, se croient en bonne santé, mais qui résistent aux tentatives de traitement, comme si leurs souffrances étaient vaines. Apprenons donc à nous connaître nous-mêmes et à connaître notre condition, et efforçons-nous ensuite de l'améliorer.

17. Que tous entendent donc la voix de la prédication. Que chacun, après avoir entendu mon sermon, scrute les profondeurs de sa conscience et, devenu son propre juge incorruptible, se connaisse lui-même et comprenne quelle sorte d'homme il est. Je dis : si quelqu'un mange à satiété, qu'il sache qu'il n'est plus un homme, mais une bête. Celui qui s'enflamme pour les femmes peut être comparé à un cheval hennissant, de même que les brigands peuvent être comparés à des lions et des loups, les chiens à ceux qui aboient sans vergogne en proférant des injures ou qui mordent en secret par la calomnie, et les renards à ceux qui sont rusés. Les serpents sont ceux dont l'esprit est comme celui d'un serpent, ainsi que la progéniture des vipères – matricide; les scorpions sont ceux qui cherchent à piquer; les léopards sont ceux qui se distinguent par leur inconstance. Les oiseaux sont des gens frivoles et vantards, tantôt animés par tel désir, tantôt par tel autre. Parmi eux, les faucons, les milans et autres rapaces aux serres crochues fondent sur les inférieurs; les corbeaux et les hiboux sont moqueurs et calomnieux; les choucas sont des meneurs agités et des rebelles querelleurs, qui se rassemblent rapidement en une foule bruyante, mais se dispersent encore plus vite par peur si quelqu'un fait mine de tirer à l'arc ou de jeter une pierre.

18. Car l'homme se tient entre deux extrêmes, la divinité et la bestialité, et, participant à la vertu et au vice, il ressemble autant à Dieu qu'à une bête, selon sa participation à l'un ou à l'autre. Ou plutôt, celui qui participe allègrement aux deux principes est un homme charnel; celui qui s'attache fermement à une seule chose est soit devenu spirituel et a accédé à la divinité (si c'est la vertu), soit est devenu charnel et est tombé dans un état bestial. Voici quelques exemples : une vie bestiale – l'arbitraire païen; une vie humaine – un État organisé selon la loi; et une vie à l'image de Dieu – l'amour de la sagesse de l'Évangile. La voix prophétique témoigne qu'un païen doit se détourner des excès du vice et de la brutalité pour mener une vie juste et humaine : «Seigneur, donne-leur un législateur, afin que les païens comprennent qu'ils sont des hommes» (Ps 9,21). Le Christ, élevant l'homme de la loi à la divinité céleste, déclare : «Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux» (Mt 5,20). Et encore : «Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Mt 5,48).

19. Voyons donc dans quelle mesure la justice de l'Évangile surpasse celle de la loi, sans parler de la mesure dans laquelle la loi surpasse l'anarchie des païens. On peut en juger en comparant le mode de vie et les coutumes propres à chaque système. Car les païens étaient habitués à une cohabitation sauvage et désordonnée, et à des relations incestueuses; ceux qui étaient soumis à la loi avaient reçu l'ordre : «Nul ne s'approchera de son prochain, issu de sa propre chair» (Lév 18,6); mais la sagesse de l'Évangile dit : «Il est bon pour l'homme de ne pas toucher de femme» (I Cor 7,1), car ainsi il se rapprochera non pas du mariage ni de l'union conjugale, mais de la

perfection divine, à l'image des anges de Dieu (Mt 22,30). De plus, il est caractéristique de ceux qui vivent sans la loi d'être colériques comme un serpent; de ceux qui vivent sous la loi d'être colériques sans pécher (Psaume 4,5); mais de ceux qui sont au-dessus de la loi de demeurer dans la douceur, sans aucune colère. Car certains sont enjoins par la loi : «Aime ton prochain et hais ton ennemi» (Mt 5,43), tandis que d'autres reçoivent le commandement : «Aimez vos ennemis» (Mt 5,44). La brutalité païenne se caractérise par des guerres même contre les proches et les amis. Quant à la vengeance, les païens ont coutume de rendre le double, voire le quadruple, tandis que ceux qui sont sous la loi appliquent la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent (Mt 5,38). Il est dans la nature humaine de rendre justice à égalité, tandis que la brutalité multiplie les représailles et se rassasie de vengeance aussi longtemps que possible. L'essence de notre Évangile n'est pas seulement de ne pas résister, mais aussi de faire du bien à ceux qui font le mal, de répondre aux insultes et à la persécution par la prière, et aux malédictions par la bénédiction.

20. Mais pourquoi énumérer toutes les qualités des trois modes de vie – divin, humain et brutal ? Il suffit de dire que le jeûne est divin, l'abstinence humaine et la gourmandise bestiale. De même, il est dans la nature des bêtes d'offenser autrui, et des humains de s'efforcer de ne pas infliger ni subir d'injustice. La qualité surhumaine et évangélique consiste non seulement à éviter l'injustice, mais aussi à l'accepter avec sagesse, prenant ainsi l'ascendant sur ceux qui offensent par des manifestations de magnanimité : doubler la distance parcourue sous la contrainte, ôter son manteau et sa chemise lorsqu'on le lui demande, et tendre la joue gauche aussi à celui qui a frappé sur la droite. Car alors le visage, non seulement la moitié mais tout entier, ressemblera au souverain dans ses passions, sanctifié par la précieuse audace du coupable, de sorte que la main droite du Très-Haut rétablira l'égalité entre les deux, puisque la joue gauche, s'étant volontairement tournée pour recevoir le coup, aura reçu le même honneur et souffert autant que la droite, démontrant ainsi que la souffrance de l'autre joue n'était pas involontaire.

21. Voici les trois voies de la vie; il est temps maintenant de poser une question à votre bien-aimé(e). Ne vous offensez pas, car ce que je dois dire est vrai, même si cela peut être lourd et douloureux. Vous n'êtes pas ici avec moi pour vous divertir et emporter cette joie chez vous, mais pour en retirer un bienfait pour votre âme. Alors je vous demande : quelle vie connaissez-vous – ou plutôt, connaissons-nous, car je me pose cette question à moi-même – pour moi-même ? Une vie spirituelle et déifiée, ou une vie organisée selon la loi à des fins d'éducation, ou, enfin, une vie païenne et arbitraire ? Je sais que vous allez crier haut et fort votre mécontentement : car il est évident que je vous compare, vous, enfants de l'Évangile, à ceux qui sont sous le joug servile de la loi, ou même à des païens sans loi. Vous refusez donc de renoncer à l'honneur d'être enfants de Dieu, nés de nouveau dans la foi ? Soit. Cependant, puisque nous avons commencé à parler de notre condition, je ne peux pas cacher l'évidence. Comme il est écrit : «La voix, c'est bien la voix de Jacob; mais les mains, ce sont les mains d'Ésaü» (Gen 27,22), nous aussi avons promis de devenir des hommes nouveaux, de nous dépouiller du vieil homme, de revêtir le Christ et d'avoir notre citoyenneté céleste, comme convives et cohéritiers du Christ, participant à l'esprit divin de l'adoption. Oh ! quels titres glorieux, dignes du tonnerre des Évangiles ! Nos actions quotidiennes sont soit (et c'est honteux de le dire) devenues une forme de servitude légale, soit, ce qui est bien plus honteux, proches de la brutalité païenne.

22. Cependant, je garderai le silence sur leur chasteté et la nôtre, car ce qui est fait en secret est honteux même à dire à haute voix. Mais que dire de la justice ? Que pouvons-nous comparer aux actes justes des Italiens, ou, plus encore, à ceux des Ismaélites ? Car eux, totalement étrangers au Christ, chercheraient plutôt à nous faire honte, comme les îles hittites de l'ancien Israël (Is 2,10) et les Ninivites des contemporains du Christ. Qui n'a jamais entendu parler de leur justice, et qui peut douter de la justesse de leurs balances ? Chacun admet qu'à cet égard, leurs actes sont incomparables aux nôtres et aussi éloignés de nous que la loi l'est du pouvoir arbitraire et la justice des actes injustes. Et qu'en est-il de la fidélité aux engagements ? Qui a le plus de valeur, nos serments ou ceux des Scythes ? Et ce, malgré le fait que les chrétiens scellent leurs serments par l'Évangile et la précieuse croix, tandis que les Scythes confirmaient les leurs par une peau gonflée, un brin d'herbe suspendu à celle-ci et un chien coupé en deux par une épée ? Pourtant, de telles choses ridicules inspirent davantage confiance chez eux que les symboles les plus vénérables et les plus impressionnants chez nous.

23. Mais que dire des serments, quand les mots «oui» ou «non» font office d'engagement solennel, respecté de tous ? Car si l'un d'eux accorde sa vie à un étranger et lui remet une flèche en signe de serment, tous le laissent passer sans mal ni malice, comme s'il volait au-dessus d'eux, assis sur cette stèle, tel le légendaire Abaridé. Il est fort probable que l'on puisse comparer cela aux traités chrétiens et aux lettres manuscrites; mais constituent-ils pour autant une preuve de fidélité ? Qu'ils mettent en avant leur vie nomade, passée dans des chariots, ajoutant à cela le

Saint Michel Choniates

reproche de consommer du lait de jument et de la viande de cheval, et, s'ils le souhaitent, le fait qu'ils ne mangent ni pain ni vin rouge, et ignorent tout du lin et de la soie, se vêtant de peaux. Ou peut-être quelqu'un les accusera-t-il de ne pas exiger de dot mais d'offrir un cadeau de mariage (comme si le mariage était conclu pour la dot et non pour la naissance d'enfants), et de se méfier des bureaucrates mesquins qui insèrent dans leurs documents une multitude de tribulations et de suppositions quotidiennes : «si untel meurt sans enfant», «si tel ou tel événement se produit» ? J'admire pourtant grandement toutes ces coutumes, que je trouve nobles et anciennes.

24. Mais si quelqu'un qualifiait leur comportement arbitraire de signe de sauvagerie barbare, cela aussi nous serait profitable, car ces peuples prétendent sauvages et bestiaux respectent scrupuleusement les traités, tiennent la vérité en haute estime et suivent un régime strict, menant une vie austère et indépendante, à l'abri de tout petit commerce, et ne différant guère de la vie des hommes de Dieu qui vivaient jadis sous des tentes. Chez nous, en revanche, tout est agencé à l'inverse. Pourtant, peuple paisible et doux, mais aussi adorateurs et vénérateurs de la vérité, nous n'avons pas besoin de serment pour établir la confiance, mais devons nous contenter d'un simple «oui» ou «non» – car ces mots, prononcés à bon escient, sont plus forts que toute obligation. Nous ne devons pas non plus rechercher la cité céleste ni nous épuiser par des régimes excessifs et capricieux. Dieu a promis que nous ne connaîtrions jamais la faim ni le froid, comme en témoignent les oiseaux et les lys, qui se nourrissent sans semer et se vêtent sans tisser. Les Scythes honorent tous ces commandements comme un héritage paternel et naturel, et les accomplissent sans hésitation. Mais nous, à qui ils sont prescrits par la loi de l'Évangile, nous les avons reniés.

25. Cependant, je ne citerai pas toutes les bonnes coutumes des différents peuples à titre d'exemples, car cela exigerait de mon discours qu'il me conduise de la Scythie à d'autres contrées barbares lointaines. J'ajouterai seulement une chose, que toutes les tribus vénèrent en commun, pour montrer combien nous sommes en retard sur elles dans les vertus les plus importantes. Quelle est-elle ? La bonté de la concorde et de l'unanimité, que le Christ a léguée à ses disciples comme leur marque distinctive et signe évident, car elle unit toute la Loi et tous les Prophètes et est appelée le lien de la perfection. Ainsi, les païens, qui n'ont pas de loi, vénèrent tellement la nature qu'ils sont prêts jusqu'à mourir pour leurs frères et sœurs, vivant dans un amour plus grand que les sages enfants de l'Évangile. Nous, en revanche, enfants des chrétiens, sommes unis dans un corps commun, dont le chef est le Christ, et liés par une communauté de lois, de coutumes, d'espérances, de croyances et d'organisation politique, tout comme nous sommes séparés par l'amour et l'amitié mutuels. Nous, concitoyens et convives, nous querellons plus âprement que des nomades indomptés, comme si cette haine mutuelle était primordiale. Nous habitons les mêmes villes; mais eux, s'ils partagent une table avec des étrangers, les épargnent et tiennent fidèlement les promesses qu'ils leur ont faites. Nous, en revanche, qui plusieurs fois par an prenons ensemble non seulement un repas commun, mais aussi un repas redoutable et mystérieux, nous nous fâchons les uns contre les autres, envions les plus fortunés, nous réjouissons du malheur d'autrui, complotions, calomnions et commettons des actes infâmes, faisant preuve d'une sauvagerie plus grande encore que les tribus les plus barbares. Car eux, même s'il leur est possible de nuire à des étrangers, ne le font pas par respect pour le repas commun; nous, en revanche, ayant tout juste pris part au repas spirituel, soit nous offensons immédiatement nos convives, soit nous réservons notre colère pour plus tard, jusqu'à une occasion propice.

26. Voyez-vous, amis et frères, où notre discours est passé si inaperçu ? Il nous faut maintenant revenir à notre sujet, sujet dont nous nous sommes éloignés plus que nous ne l'aurions souhaité. Nous voulions montrer que, si la vie revêt trois formes – divine, humaine et bestiale –, c'est-à-dire évangélique, légale et païenne, nous qui avons promis de choisir la vie évangélique, nous sommes non seulement détournés de la justice légale, mais avons même sombré dans la brutalité païenne. Et il s'avère qu'à certains égards, nous sommes pires que les païens eux-mêmes. Quel Jérémie, en larmes, pourra donc exprimer sa compassion envers ceux qui n'ont pas été déportés de Jérusalem par les Assyriens, mais qui ont quitté la terre de la sagesse évangélique pour se livrer à des actes si étrangers, surpassant même l'arbitraire païen ? En vérité, nous sommes bien plus misérables que l'ancien Israël, tout comme l'apostasie du mode de vie de l'Évangile est plus terrible que l'exil de Jérusalem, et l'engouement pour les coutumes étrangères est plus digne de pitié que le malheur de l'exil en terre étrangère. Il nous faudrait donc beaucoup de personnes en deuil, comme Jérémie, qu'il faudrait inonder de larmes et verser des flots de larmes pour composer une lamentation à la mesure de nos malheurs.

27. Cependant, frères, ne désespérons pas et ne perdons pas confiance en nous, comme s'il ne restait plus aucun espoir. Car nous n'avons pas révélé dans notre discours l'étendue de nos maux

Saint Michel Choniates

pour les ignorer, comme ceux qui n'ont plus d'espoir, mais au contraire, afin que cette connaissance ravive notre courage, nous relève, nous ramène à la raison et nous permette de nous saisir de la vie de l'Évangile, que nous avons si facilement délaissée. Car, comme il a été dit, bien que nous ayons subi une captivité pire que celle de l'ancien Israël, nous pouvons revenir plus vite, si nous le désirons. Après tout, eux, après s'être échappés difficilement de l'esclavage babylonien et après soixante-dix ans, ne sont retournés à Jérusalem qu'alors, non sans peine et souffrance. Sans parler des nombreuses plaines, montagnes et rivières navigables qui séparent Babylone de Jérusalem ! Cependant, nous ne sommes pas encore si habitués aux coutumes étrangères, et il n'est donc pas nécessaire de revenir au prix de telles difficultés. Et même si certains d'entre nous sont tout aussi endurcis dans le mal, même pour eux, le retour au bien est facile. Car les vices ne sont pas si éloignés des vertus, et l'on peut rapidement passer des premiers aux seconds. Ainsi parle le Seigneur : «Quand vous reviendrez et que vous respirerez, alors vous serez sauvés et vous saurez où vous étiez» (Is 30,15).

28. Oh ! combien le salut est rapide et accessible ! Vous avez entendu dire qu'un homme est sauvé en revenant et en pleurant, et, sauvé, il comprend où il était. Quoi de plus rapide que de revenir, quoi de plus facile que de pleurer et le salut qui en découle ? Revenons donc, frères, car notre nature est inconstante. De retour, pleurons; après avoir pleuré, nous serons sauvés; et sauvés, nous comprendrons où nous en étions : si nous nous sommes laissés entraîner dans l'antiquité des actes de la loi, ou dans la brutalité païenne. Ayant appris que nous sommes devenus des fils apostats, retrouvons notre noblesse d'antan en revenant. Que la bête devienne homme, et que l'homme atteigne la divinité : car cela est possible. Ta ruse t'a-t-elle transformé en serpent ? Souviens-toi comment le bâton de Moïse se changea en serpent, puis redevint bâton; et change de cap, libérant-toi, comme d'une vieille peau, de la protection du talon, mordant et injectant du venin, mais imitant sa sagesse alliée à une douceur semblable à celle d'une colombe. Ou bien es-tu devenu un cheval fou de femmes (Jér 5,8) ou un mulet ? Accepte le mors que le Christ t'a donné et, abandonnant ta course effrénée, réjouis-toi plutôt du museau de la virginité ou du mors du mariage qui serre tes joues. Que le Christ siège sur toi, te guidant par la sanctification et le salut. Que le loup et le lion s'humilient, refusant de déchirer le malheureux; que le léopard et le renard échangent leur nature inconstante et perfide contre une nature simple. Que celui qui est devenu comme un chien vomisse en confession l'habitude d'aboyer et de mordre en cachette, et n'y revienne jamais. Et que le voluptueux s'abstienne de la fornication, qu'il ne se plonge pas dans les plaisirs, comme un porc qui se baigne dans une flaque d'eau sale.

29. Ainsi, nous qui sommes devenus semblables à des bêtes sans raison, nous pouvons nous élever de la bestialité à la véritable dignité humaine. Parmi les hommes, nous pouvons être élevés au rang de fils du Très-Haut, si non seulement nous nous abstenons, mais aussi nous jeûnons; non seulement nous nous abstenons de toucher une femme, mais aussi de commettre l'adultère par un regard impur; non seulement nous abstenons de voler, mais aussi de donner ce qui nous appartient; non seulement nous abstenons de nous venger de ceux qui nous ont offensés, mais aussi de leur faire du bien et d'aimer ceux qui nous haïssent. Car chacun doit savoir que, de même que si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le Royaume de Dieu (Jn 3,5), de même celui qui est né mais a renié sa filiation ne peut renaître que par l'eau des larmes et un esprit de contrition. Mais l'eau des larmes nous manque-t-elle ? Oui, je le dis, elle nous manque. Mais prions Dieu, qui a transformé les pierres en étangs et les terres incultes en sources (Ps 113,8) : «Transforme nos cœurs arides en torrents de larmes.» Que le souvenir de la mort devienne un nouveau bâton de Moïse qui, frappant le firmament de pierre de nos cœurs, ouvrira les sources de nos larmes. Qu'y ajoute aussi la miséricorde, autre source purificatrice, comme il est dit : «Donnez l'aumône... alors tous seront purifiés parmi vous» (Luc 11,41). Si les larmes et la miséricorde ne font qu'un, elles seront comme la source du baptême originel.

30. La paix est aussi un grand don ici, purifiant le regard spirituel des vaines préoccupations, comme de la fumée et de la poussière, et permettant de s'examiner plus clairement, comme il est dit : «Arrêtez et comprenez» (Ps 46,11). Ainsi, reposons-nous des actions interminables et vaines. Durant ce court Carême, abstenons-nous et prenons conscience de notre nature pécheresse, incapables d'éviter la souillure par nos actes, nos paroles, nos ouïes, nos yeux, ou encore par les mauvaises pensées de notre cœur. Méditons sur le nombre et la nature des péchés que nous avons commis depuis notre naissance jusqu'à ce jour. Malheureux, nous avons été conçus dans l'iniquité et nous la perpétons, nous accrochant à cette vie présente, privés de tout bien, accablés par les péchés de toute une vie, qui s'accumulent devant Dieu, comme il est dit : «Tous ces trésors ne sont-ils pas rassemblés et scellés au milieu de mes trésors ?» (Dt 32,34), afin qu'aucun ne se perde, pas même la racine des cheveux de ceux qui périssent dans leurs péchés (Dt 67,22). Et alors, ils entoureront l'âme infortunée, comme le dit le prophète : «L'iniquité de mon

Saint Michel Choniates

talon m'entourera» (Ps 49,6). Pour l'instant, constamment privés de paix, nous oublions nos péchés ou, pour une autre raison, nous les négligeons. Mais alors, les livres, témoins ouverts de la conscience, présenteront chaque transgression à notre regard, révélant sa nature, son lieu et son moment, et, tels de cruels accusateurs, exposant nos pensées les plus intimes. Et alors, les témoins parleront, indicibles : les images les plus claires de l'acte, gravées au plus profond de nos âmes.

31. Alors, restons tranquilles et comprenons, dans la paix, que de même que nous sommes venus au monde du néant il y a quelque temps, de même, après un court instant, nous retournerons à notre terre mère et nous nous relèverons pour répondre de la vie que nous avons vécue, avec le corps que nous avons habité. Comprendons que nous avons presque perdu espoir et que nous sommes dans une situation désespérée, mais pas au point de ne pouvoir utiliser ce temps de jeûne pour nous repentir, nous lamenter et nous frapper la poitrine. Nous ne pouvons blesser le cœur par le souvenir de la mort, verser des larmes, jeûner, plier le genou, confesser nos fautes, ni tenter d'obtenir miséricorde par nos propres efforts. Car le jeûne corporel est bon, ainsi que l'abstinence, sa sœur, le chant des psaumes qui l'accompagne, la prière constante, la confession des secrets, le don joyeux, les pleurs profonds et les soupirs profonds – la fumée qui témoigne d'une flamme intérieure – et autres signes louables de repentir : le déchirement des vêtements, qui accompagne le déchirement du cœur, ou le fait de se couvrir de sac ou de s'en ceindre les reins, de manger des cendres au lieu de pain ou de s'en asperger la tête, de baisser la tête et de garder un regard humble, n'osant même pas lever les yeux au ciel, comme si l'on en était indigne. Mais rien n'est plus précieux que d'éviter ce qu'il faut éviter et de tendre vers ce qu'il faut rechercher, ou, selon les paroles de David, de se détourner du mal et de faire le bien.

32. Dieu vit les œuvres des Ninivites (Jn 3,10). Quelles œuvres ? N'est-ce pas le fait qu'ils prescrivaient le jeûne (Jn 3,5), qu'ils se revêtaient de sacs et qu'ils criaient à Dieu avec ferveur (Jn 3,8) ? Non, l'Écriture ne parle pas de cela, mais de leur conversion (Jn 3,10). Voilà les œuvres que Dieu vit – des œuvres grandes et puissantes, dignes d'être vues par Dieu – et uniquement leur éloignement du mal. C'est ce qui a détourné le décret divin, c'est ce qui a préservé Ninive de la destruction et l'a maintenue sur la terre; c'est à cela que la vérité de la prophétie s'est soumise, réduite en poussière.

33. Ainsi, afin que les hommes de Ninive ne nous condamnent pas eux aussi, croyons à la prédication de l'Évangile, comme ils ont cru aux prophéties. Et puisque notre vie est déjà en train de se détruire, détournons-nous de nos mauvaises voies : l'esclave de son ventre – de son idolâtrie; le fils prodigue – de transformer les membres du Christ en membres d'une prostituée (I Cor 6,15); le cupide – de son idolâtrie; l'aimant des richesses – des soucis qui le retiennent prisonnier; l'injuste – de la haine qu'il porte à sa propre âme; le voleur – de sa vie dissolue; le voisin infidèle – de l'habitude d'acquérir maison par maison et champ par champ et de s'appropriier les biens des orphelins; le fratricide – du fratricide; l'envieux – de la tristesse face au bien-être des justes; le malicieux – de se réjouir du malheur de ses frères; le belliqueux – de se réjouir de l'inimitié; le rebelle – de se précipiter vers le vice avec la foule; le parjure – de son péché. Le scélérat invétéré, par ses mensonges et ses parjures; l'usurier, par sa ruine des pauvres et son appropriation des profits; le vaniteux, par sa passion; l'orgueilleux, par son arrogance.

34. Cependant, tous les chemins pervers menant à l'enfer peuvent être représentés collectivement comme un seul et même chemin, d'où ils proviennent. Détournons-nous donc tous du large chemin qui mène à la perdition et empruntons celui qui mène à la vie. Ce chemin aussi se ramifie en de nombreux sentiers, afin que chacun puisse en prendre un, un autre, ou un autre encore, selon son bon plaisir, pour atteindre enfin l'une de ces demeures bienheureuses, auxquelles nous pourrions participer en notre Seigneur Jésus Christ, à qui soient gloire, honneur et puissance éternelle. Amen.